

Je me débats de mon mieux pour échapper à cette insolente raillerie et je fais tomber à terre le fameux chapeau. Alors une fureur générale s'empare de mes gardiens. C'est à qui me frappera, m'insultera, blasphèmera. Mieux vaut donc me taire et accepter tout en patience ! Essayons.

Précédé de seize clairons, et d'un peloton de douze soldats, suivi d'un petit voyou de quinze ans qui, par derrière me tient en laisse à l'aide d'une corde, je dois défiler dans cet accoutrement à travers les principales rues de la ville. Les boutiquiers sortent sur le devant de leur porte, mais leur visage indique plus la compassion que la haine de l'européen. Pendant ce temps, mon caudataire redouble d'insolence en me flagellant les épaules avec la longue corde qui me tient en laisse.

Vingt minutes environ de parcours et nous arrivons à une grande place où l'on avait dressé une estrade pour les orateurs. Ces pauvres orateurs, s'ils n'avaient pas eu l'idée de m'amener là, n'auraient pas compté 200 auditeurs ; mais pour voir l'européen en pareille posture il y avait plusieurs milliers de spectateurs.

On me lie à l'estrade, face à eux, avec pour toute garde ce méchant gamin qui ne cesse de me tourmenter de mille façons. Toute cette foule me fixe, curieuse de lire sur mon visage les émotions de mon cœur. Elle y perd son temps, car la prière que murmure sans arrêt mon âme me permet de garder un calme qui me surprend moi-même.

Pas bien loin de moi, accroupis au pied de l'estrade, mes yeux distinguent une dizaine de mes élèves, qui me regardent avec commisération ; et, un peu plus loin, épars à travers la foule, quelques chrétiens, dont le regard brillant trahit toute l'indignation. Je m'efforce de ne plus les fixer, car le cœur me manquerait.

Au-dessus de ma tête le soleil brûle ; ma faiblesse est extrême, et mes oreilles bourdonnent, pendant que les orateurs — il m'a semblé qu'ils étaient trois — se déchainent, en violents réquisitoires contre le nationalisme, le capitalisme, l'impérialisme, l'Eglise catholique, la religion chrétienne.

Un des trois orateurs a été jadis en Europe ; il a même été soigné à Paris, à l'hôpital St-Louis, par les bonnes Sœurs de St-Vincent de Paul et il parle français assez couramment. Son discours l'emporte sur celui des autres par la violence de l'impiété. Les blasphèmes les plus grossiers, les injures les plus viles et il en abreuve le nom sacré de Notre-Seigneur, et il achève sa harangue en parodiant de la plus abominable façon le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, appris entre deux pansements de ces admirables Filles de St-Vincent.

Ces discours terminés on invita la foule à manifester sa pensée, en déléguant sur l'estrade quelque orateur nouveau. Inutile de dire que personne ne bougea.

Je me hasarde alors à demander la parole : je promets d'être court et de ne rien dire contre le communisme. Je ne veux que me justifier des accusations calomnieuses lancées contre l'Eglise et son ministre.

Evidemment on me la refuse et l'assemblée populaire se clôt aux cris mille fois répétés de : A bas ceci, et Vive cela ! — *Ceci*, c'est l'Eglise catholique, la religion, le capital, le nationalisme, le militarisme, l'ordre. *Cela*, c'est Lénine, le communisme, la raison, la révolution, la licence.

Puis le cortège se recompose, et, par le même parcours, et abreuvé des mêmes outrages je me vois ramené à ma cellule. Le supplice a duré trois heures. Quand je rentre dans ma prison, épuisé, à bout de mes réserves nerveuses, je trouve dans l'accueil plein de compassion de mes cinq compagnons d'infortune un baume qui m'est cher en cette solitude effrayante de l'âme. De temps à autre des gardes-rouges passent la tête et me promènent leur lampe électrique sous le visage, pour y surprendre les signes de l'abattement. Raffinement inutile de cruauté : je me raidis dans ma douleur et je prie Dieu.

"Au fond, me dit un de ceux-ci, il ne faut pas trop vous plaindre. Cette procession à travers la ville on ne l'a fait jamais faire aux condamnés à mort.

"La mort, à certains moments, répondis-je, est préférable à d'indignes outrages. En tout cas je ne comprends pas que vous me laissiez ainsi sans nourriture depuis ce matin : apportez-moi du thé, et de quoi me restaurer."

Un quart d'heure après j'étais servi.

UNE RANÇON DE 80,000 FRANCS. — JUSQU'OU PEUT ALLER LA BÊTE HUMAINE DÉCHAINÉE. — L'HORREUR DE NOTRE PRISON. — LA DISCIPLINE DE FER DES TROUPES BOLCHÉVIQUES. — PREMIÈRES EXÉCUTIONS.

J'achevais mon misérable repas, quand se présenta le fameux tribun, retour d'Europe. Il n'y avait pas une heure qu'il m'avait accablé d'injures, et maintenant il s'avancait le sourire aux lèvres. Je ne sais qui me retint de lui dire mon dégoût pour cette cynique duplicité. Je gardai mon calme et j'eus raison.

"Père, je dit-il en français, nous savons de source sûre que tu as versé 80,000 francs aux soldats réguliers pour exterminer nos bandes. Verse-nous en autant et tu seras libre. Nous te délivrerons même un laissez-passer quitte permettra de t'aventurer au milieu de nos troupes.